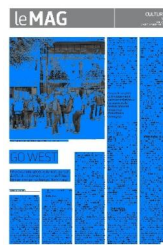


Genève

Le Courrier Genève / Syndicom
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'396
Parution: 5x/semaine



Page: 19
Surface: 233'192 mm²

Ordre: 1094419
N° de thème: 862.021

Référence: 67642765
Coupage Page: 1/8



Vernissage de l'exposition «ECAL Diplômes 2015». ECAL/YOUNÈS KLOUCHE



GO WEST

Une décennie après le déménagement de l'ECAL à Renens, c'est tout l'Ouest lausannois qui a changé. Reportage

SAMUEL SCHELLENBERG

Renouveau ▶ Il y a dix ans, l'ECAL Ecole cantonale d'art de Lausanne, vivait sa première rentrée dans son nouvel écrin: l'ancienne usine de bas Iril, à Renens, transformée de fond en comble par l'architecte Bernard Tschumi. Ecartelée entre un siège historique à l'Elysée et des locaux à Bussigny, l'école était dispersée et à l'étroit. Sous l'impulsion de son ancien directeur Pierre Keller, elle a osé quitter la capitale vaudoise.

A Renens, il y a un avant et un après 2007: le déménagement a largement chamboulé une ville qui n'attendait que ça. A la recherche d'un futur possible, en plein deuil de son passé industriel, elle a décidé de tirer profit de la présence d'une haute école prestigieuse. Histoire de redorer son image en l'associant à l'institution, et pour jouer la carte d'une ville désormais tournée vers la créativité: «Renens, ville de design», entend-on dire désormais. Reportage en quatre étapes, au cœur de l'Ouest lausannois en pleine mutation.

1 ECAL, 14h

Ça fleure bon le poisson. Normal, c'est vendredi et l'animal est au menu de la cantine de l'ECAL. On la frôle pour entrer dans l'élégant bâtiment, dont la taille colossale palie aisément les carences de l'aération – à peine un peu plus loin, les effluves du midi ne sont qu'un lointain souvenir. Un peu comme le passé industriel de la maison, en somme, fleuron industriel renanais jusqu'à la délocalisation fatale de 2002.

Après la transformation en profondeur opérée par Tschumi, les lieux semblent comme neufs, même à dix ans des travaux. Seuls quelques sols recouverts de vieux carreaux, dans les cages d'escalier, trahissent encore une histoire qui remonte au milieu du XX^e siècle.

Nous avons rendez-vous avec Selim Atakurt, responsable de la communication de l'ECAL. Histoire de combler une lacune: celle de n'avoir jamais visité l'école dans son entier, au-delà de quelques incursions ciblées, par exemple à l'auditoire Ikea ou à l'espace d'exposition Elac. C'est d'ailleurs par ce dernier que nous débutons la ronde, une bonne entrée en matière puisque qu'on y accroche actuellement un florilège de tout ce qui s'est fait à l'école cette dernière décennie – vernissage prévu le 6 décembre.

Dans le parcours, les arts visuels ouvrent le bal, tout en étant plutôt minoritaires. Un peu à l'image de leur position au sein de l'école, que Pierre Keller avait solidement orientée vers le design – il était disposé, un temps, à laisser les arts à la HEAD de Genève, pour autant qu'elle lui cède le design. La scénographie est très soignée, avec de belles réussites en communication visuelle, photographie et moult produits imaginés pour des grandes marques, entre skateboard, snowboard, mobilier ou articles de luxe.

Contrairement à d'autres hautes écoles qui se vident le vendredi, l'ECAL est plutôt pleine: une bonne partie de ses 600 étudiants sont sur place. Alors qu'au début des années 2000 les éca-

liens étaient réputés pour leur apparence aussi indéfinissable qu'immédiatement reconnaissable, les choses ont passablement changé: le look arty s'est globalisé, avec casquettes à visière, pulls amples, bombers et pantalons courts sur baskets blanches désormais de rigueur à Londres, Genève ou Lausanne (pardon, Renens).

On vérifie la chose au sous-sol, où de nombreux étudiants s'affairent autour de maquettes, passage obligé pour les designers et artistes, explique Selim Atakurt. «Là, ils en sont encore à des prototypes, mais pour leurs travaux de diplôme, ils produiront pour la plupart des objets finis.» On parle surtout anglais, et les traits sont souvent asiatiques: les masters en design et le MAS «luxe» attirent beaucoup d'étudiants étrangers.

Plus haut dans la bâtisse, Hanna Rochereau, étudiante d'arts visuels en troisième année bachelor, nous montre les sphères blanches recouvertes de chaux qu'elle vient de terminer. «J'ai travaillé sur des fragments d'architecture, en l'occurrence grecque.» Elle pratique «de la sculpture et de l'installation, mais pas de peinture».

Cette dernière précision n'est pas superflue, la filière picturale lausannoise étant célèbre, avec des enseignants comme Francis Baudevin ou Philippe Decrauzat – la veine est abstraite, tendance Néo-Géo et post-Op art. La jeune Française fera certainement un master après son bachelor, «mais sans doute pas en Suisse.» Pas loin, Emeline Herrera râpe l'excès de mousse expansive appliquée sur les pieds allongés de quelques chaises de bois.

On parle anglais, et les traits sont souvent asiatiques: les masters de design attirent beaucoup



d'étudiants étrangers

Au centre du gigantesque open space de la communication visuelle, un professeur explique à un étudiant qu'il doit «préciser [son] concept, ok?». Ailleurs, dans la salle du nouveau master en photo, tout le monde est assis derrière un ordinateur: la technique, les étudiants l'ont apprise au bachelor, explique Selim Atakurt. Avec une sacrée panoplie d'outil d'excellence à disposition, tous départements confondus. Il n'y a qu'à voir les studios cinéma et photo, de même que le centre d'impression où une vieille imprimante Heidelberg côtoie le dernier modèle de la même marque, «qui imprime à cinq couleurs», l'option «verniss» étant là pour sublimer la quadrichromie.

Quant aux objets, ils peuvent eux aussi être imprimés, avec deux bécanes 3D dernier cri. Et côté image en mouvement, les étudiants disposent de 24 cabines de montage. «En période de diplôme, il n'y en a pas une de libre», sourit Selim Atakurt, qui nous montre encore la caverne d'Ali Baba de l'ECAL: la «matériauthèque», qui aligne des centaines d'objets archétypaux, entre brique Lego, brosse à dent, arrosoir, cadre de lunettes ou bouteille de Coca Cola.

Enfin, enclave fédérale dans un bâtiment cantonal, l'EPFL + ECAL Lab fait collaborer ingénieurs et designers. «Le projet Google Glass s'est rapidement effondré parce que ses concepteurs ne se sont préoccupés que de la technologie. Or cette dernière doit prendre en compte le quotidien des utilisateurs», assène Nicolas Henchoz, fondateur et directeur de la cellule mise sur pied en 2008. On a le tournis.

2 Studio Adrien Rovero, 15h40

Lorsque nous arrivons au Studio Adrien Rovero, deuxième étape du périple, le maître des lieux est en séance préparatoire pour un projet à Neuchâtel: c'est son collaborateur Valentin Graillat qui

nous fait visiter les espaces. On parle doucement, les locaux étant partagés avec un bureau d'architectes et NUNC, marque d'objets fabriqués à partir de matières récupérées.

Contrairement à Adrien Rovero, qui a fait bachelor et master à l'ECAL, le jeune homme a étudié à Saint-Etienne, «où il y a nettement moins d'infrastructures à disposition des étudiants», raconte-t-il. Il est recouvert de flocons de polystyrène expansé, débités par une machine de découpe à contrôle numérique.

«Le Studio planche actuellement sur un projet de contenants centralisés pour déchets – un mandat de la Ville de Lausanne», explique-t-il en nous montrant une image. Et l'équipe vient de terminer une série de cadres en caoutchouc, de même que la chaise d'extérieur «Lausanne», aussi belle que fonctionnelle, produite pour Pfister.

«Je me suis installé dans le quartier en même temps que l'ECAL», dont le bâtiment se trouve à moins de dix minutes à pied, raconte peu après Adrien Rovero. Il venait d'obtenir son master en design industriel, dans la foulée d'études ponctuées de plusieurs prix. «C'est une zone très agréable, multiculturelle, avec des maisons bucoliques.» Et les loyers sont pour l'instant moins élevés que dans la capitale vaudoise.

Le périmètre est en pleine transformation, souligne Adrien Rovero, avec le tram Renens-Lausanne bientôt en construction et les Ateliers de Renens à quelques encablures. Ils sont établis dans les anciennes imprimeries IRL, avec leurs postes de travail pour jeunes designers et autres start-up. Plusieurs bureaux d'architectes complètent le tableau, de même que la brasserie artisanale Nébuleuse.

«L'emploi du temps du Studio se partage moitié-moitié entre la conception d'objets et les scénographies pour marques ou musées», explique le designer. Mucem à Marseille, Centre Pompidou à Paris, Mudac à Lausanne ou Musée d'art et d'histoire à Genève, les mandats sont nombreux. On peut ajou-

ter à la liste l'exposition «L'effet boomerang» au Musée d'ethnographie de Genève, à voir en ce moment, intelligemment culottée dans ses atours tout en blancheur: *Le Courrier* avait aimé.

3 Silicon Malley, 16h30

La porte est fermée, on appelle Frédéric Gabioud sur son portable. «Vous êtes arrivé? Je descend vous ouvrir...» A trois arrêts de bus de l'ECAL, en direction de Lausanne, l'*artist-run space* Silicon Malley se trouve dans les anciens bureaux des abattoirs de Prilly-Malley. Sous l'impulsion de l'ancien responsable de la culture lausannoise Fabien Ruf, les espaces ont été transformés en une dizaine d'ateliers d'artistes, qui s'ajoutent à ceux du parc de Mon-Repos, situés dans les anciennes écuries. L'espace d'art se limite à une pièce de quatre mètres sur trois, pris sur le périmètre de l'atelier que Gabioud partage avec d'autres.

Pour rejoindre les lieux, on passe à proximité du multiplexe Cinétoile et de La Manufacture – la Haute Ecole des arts de la scène. Pas loin se trouve aussi le TKM, ou Théâtre Kléber-Meleau. Mais également la gigantesque tente de la patinoire provisoire de Malley, actuellement en reconstruction. C'est un soir de match, l'équipe locale reçoit les Aigles, a en croire les chants à l'extérieur: «Et ils sont oooù, et ils sont oooù, et ils sont oooù les Ge-ne-vois?»

En plus des ateliers, le 18, avenue du Chablais accueille Trafic, association liée à l'image en mouvement qui gère une petite salle de projection et une revue – consacré aux trucages et effets spéciaux, son 7^e numéro vient d'être verni. Tout l'étage est néanmoins désert: «Le vendredi en fin d'après-midi, il n'y pas grand monde, en général...»

L'atelier que Frédéric Gabioud partage correspond au stéréotype de l'antre d'artiste, entre fourbi parfois indéfinissable et matériel de création. L'ancien étudiant puis assistant à l'ECAL pratique la peinture abstraite monochrome sur *shaped canvases* (toiles non rectangulaires), autant d'œuvres qui prennent volontiers des formes sculptu-



rales. Il est l'un des lauréat 2017 d'une bourse de la Fondation Leenaards.

Géré avec cinq autres artistes¹, Silicon Malley organise «un maximum de huit expositions par an».

••• L'espace fonctionne sans subventions, donc ne paie pas vraiment les plasticiens, au-delà d'un défraiement. «Mais nous aidons à la production, notamment dans les ateliers des entreprises de la zone.» D'une douzaine de mètres carrés seulement, l'espace était vide vendredi dernier, quelque vingt-quatre heures avant le vernissage d'une exposition de l'artiste Francisco Gonzales. Aux murs, deux strates de dispersion peinent à couvrir entièrement les traces des peintures murales de l'exposition précédente, signée Lauren Coullard. «Il faut mettre une troisième couche, à votre avis?»

Occupés en contrat de confiance – les artistes paient des charges mais pas de loyer –, les ateliers devaient être évacués en fin d'année; la zone est au cœur du vaste projet urbanistique sur quatre sites autour de la gare de Prilly-Malley, qui accueillera quelque 1100 logements pour 2400 habitants. Sauf que les travaux ne sont pas près de débuter et les artistes s'attendent à une prolongation de bail. Elle nous est confirmée par Michael Kinzer, chef du Service de la culture de la Ville de Lausanne, qui regrette de ne pas pouvoir donner de nouvelle échéance en l'état, «mais un délai de trois mois sera de toute manière signifié aux artistes».

Une fois les ateliers de Malley fermés, Frédéric Gabioud espère pouvoir rester dans la région de l'Ouest lausannois, «disons entre Busigny et Lausanne. C'est là qu'il y a le plus d'espace pour faire des choses. Et c'est là aussi qu'on trouve les entreprises avec qui on peut travailler.»

4 Locus Solus, 17h30

Cela faisait longtemps qu'elle y songeait. Et puis, elle s'est lancée, avec une première exposition en janvier 2016. «C'est parti tout de suite très fort, je ne m'y attendais pas du tout», sourit Catherine Monney, conceptrice et «directrice» de Locus Solus. Situé à Prilly, dans un joli écrin de verdure du quartier du Galicien, l'espace d'exposition et de vente a la particularité de se trouver dans l'appartement de celle qui le pilote. «Ça me semblait judicieux de le faire chez

moi, avec ma collection d'art, ma bibliothèque, de quoi mettre les gens à l'aise.» Le tout sans loyer supplémentaire ni soucis de gardiennage.

Pour son huitième accrochage, Catherine Monney expose Fabrice Gygi, une nouvelle fois étonnant. Habitué des installations toutes en démonstrations de force, le Genevois avait quelque peu disparu des radars depuis son exposition à la Biennale de Venise en 2009, où il représentait la Suisse. Là, il revient avec... des aquarelles. Des œuvres magnifiques, à la fois simples et d'une grande rigueur, qui semblent avoir intériorisé la puissance qui s'exprimait auparavant par les objets.

«C'est parti tout de suite très fort, je ne m'y attendais pas du tout»

Catherine Monney

Dans la pièce voisine, on voit onze multiples, tous en liens avec les expositions passées. Il y a des œuvres d'Alain Huck, Robert Ireland, Jean Crotti et Jean-Luc Manz, par exemple: c'est avec eux que Catherine Monney tenait le mythique *artist-run space* M2, à Vevey, entre 1987 et 1991. On voit aussi des créations d'Aloïs Godinat ou Noémie Doge, et une pièce de Jérôme Hentsch, le premier à exposer à Locus Solus. Sa proposition inclut un petit texte qui raconte les lieux tels qu'ils sont: une cuisine par laquelle on entre, un appartement chaleureux, etc.

Derrière la maison, un espace couvert accueille les lectures organisées en marge de chaque nouvelle exposition. «J'essaie toujours de trouver un comédien en lien avec le texte. Pour la prochaine lecture – un écrit de Chester Himes –, il me faudra quelqu'un de pince-sans-rire.» Ces moments très particuliers sont aussi courus que les vernissages, et pas seulement à cause d'un accueil généreux qui inclut à boire et à manger. On y croise toutes les générations, de la jeunesse de Silicon Malley aux vieux de la vieille de la scène lausannoise. Et même quelques voisins, désormais, se réjouit Catherine Monney. L'Ouest lausannois s'intéresse à

Genève

Le Courrier Genève / Syndicom
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'396
Parution: 5x/semaine



Page: 19
Surface: 233'192 mm²

Ordre: 1094419
N° de thème: 862.021

Référence: 67642765
Coupage Page: 5/8

la culture, on vous le dit. I

¹ Grégoire Bolay, Julien Fischer, Arthur Fouray, Paul Limoux, Baker Wardlaw.

Me 6 décembre à 18h, vernissage de l'expo «ECAL – Dix ans à Renens», à l'Elac, ECAL, 5 av. du Temple, Renens, jusqu'au 16 février, me-ve 13h-17h, www.ecal.ch



**L'atelier de
maquettes du
Studio Adrien
Rovero, espace
essentiel du
bureau.**

ADRIEN ROVERO
STUDIO

Genève

Le Courrier Genève / Syndicom
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'396
Parution: 5x/semaine



Page: 19
Surface: 233'192 mm²

Ordre: 1094419
N° de thème: 862.021

Référence: 67642765
Coupage Page: 6/8



Catherine Monney et Fabrice Gygi, lors du vernissage de l'exposition du second, à Locus Solus.
VIRGINIE OTTH

Une commune «dynamisée»

Renens ► L'arrivée de l'ECAL a totalement chamboulé la politique culturelle de la ville.

Renens, ville de design et d'innovation. Ce label que revendique désormais la principale commune de l'Ouest lausannois est intimement lié à la venue de l'ECAL en 2007. A l'époque, Renens a la gueule de bois: avec ses 20 000 habitants, pour moitié étrangers issus d'une certaine de pays, la ville industrielle a perdu la plupart de ses fleurons.

Dont la fabrique de bas Iril, que la famille Nussbaumer a délocalisée en Pologne. «C'était important pour Renens que ce bâtiment ne se transforme pas simplement en logements, la municipalité tenait à un projet qui puisse dynamiser la commune», explique la conseillère municipale Myriam Romano-Malagrifa. En place depuis 2006, la sociologue,

également députée PS au Grand Conseil vaudois, a suivi tout le déménagement.

«Le fait de se trouver au cœur d'une zone industrielle était très intéressant pour l'école», commente Alexis Georgacopoulos, directeur de l'ECAL. A l'époque, il pilotait le département de design industriel: c'est son prédécesseur Pierre Keller qui a orchestré le déménagement. De l'inénarrable trublion, qui a inscrit l'école sur la carte mondiale des établissements qui comptent, on dit qu'il était quelque peu méprisant envers Renens. Peut-être un réflexe lié à son positionnement à droite, alors que la Ville de Renens était – et demeure – marquée à la gauche de la gauche: la syndique de l'époque, Marianne Huguenin, était popiste. Si elle ne confirme pas le dédain kellerien, Myriam Romano-Malagrifa n'en estime pas moins qu'«il a fallu

un moment pour nous apprivoiser les uns les autres».

Côté municipalité, l'arrivée de l'ECAL a très vite permis de «mettre en place des projets culturels qui étaient peut-être plus difficiles à faire passer avant, estime Michelle Dedelley, cheffe du Service culturel de Renens. La présence de l'école a légitimé l'importance de prendre certains risques en terme d'une programmation moins consensuelle; ou de mettre en valeur le design sans qu'il soit considéré comme une discipline élitaire.»

Un exemple? «En 2009, nous avons déposé un rapport de politique culturelle, le premier de Renens. Un des objectifs que je proposais était de créer une collection de design, ce qui a été refusé, alors qu'aujourd'hui Renens se profile clairement en 'ville du design'. Il a d'abord fallu montrer que cette disci-



plaine n'est pas en soi élitaire, que les professeurs qui l'enseignent sont par exemple des créateurs de mobilier, quelque chose que tout le monde utilise.» Le message est passé, estime Michelle Dedelley. «Avec sa politique très à gauche, Renens soutenait beaucoup la culture populaire – ce qu'elle continue d'ailleurs à faire. L'ECAL a ouvert la porte à une plus grande diversité dans les propositions culturelles, alors qu'avant, elles se limitaient souvent à du divertissement et de l'animation.»

Après 2007, Renens a très vite proposé des collaborations à l'ECAL, qui se sont peu à peu mises en place, se souvient Michelle Dedelley. Désormais, la Ville projette chaque année une sélection de films produits à l'école – «un rendez-vous de plus en plus suivi». Et Renens a mis sur pied un prix d'encouragement pour deux étudiant-e-s, avec la possibilité de faire une exposition dans un lieu de leur choix, qui pourrait être la Ferme des Tilleuls dès l'année prochaine. Fraîchement inaugurée après un rachat et une rénovation par la Ville, la belle demeure est destinée à accueillir expositions, concerts ou résidences d'artistes.

«L'ECAL a ouvert la porte à une plus

Entente excellente

Interview ► Directeur de l'ECAL depuis juillet 2011, Alexis Georgacopoulos évoque déménagement et rapports avec Renens.

Quels souvenirs du déménagement? Alexis Georgacopoulos: Le changement était radical! Au début, on

grande diversité culturelle à Renens» Michelle Dedelley

L'ECAL, de son côté, s'ouvre à Renens en proposant des expositions à l'Elac, de même que de nombreuses conférences publiques. Car au-delà des stars du design qui intéressent surtout étudiants et spécialistes, l'école invite régulièrement des réalisateurs connus, ou des personnalités comme Nathalie Baye et Michel Houellebecq. Et c'est dans les murs de l'ECAL qu'ont été lancés les Ateliers de Renens, collaboration Ville-école aujourd'hui transférée dans les locaux des anciennes imprimeries IRL. «C'est bien de favoriser l'implantation de hautes écoles, mais il faut que celles et ceux qui en sortent aient accès au marché de l'emploi, note Myriam Romano-Malagrifa. Il nous semblait donc important de pouvoir offrir des lieux de travail pour les diplômés de l'ECAL, à coût abordable.»

Sur quelque 10 000 m², les espaces accueillent designers et startups. La Ville de Renens n'a par contre aucun atelier à mettre à disposition de ses plasticiens. «Ce n'est pas facile de trouver des espaces, les friches n'existent plus, même ici», regrette

pensait devoir utiliser des trottinettes pour nous déplacer dans le bâtiment, tellement c'était grand. Aujourd'hui, on s'y est habitué.

Il faut dire que l'école s'est bien remplie, depuis. Est-elle pleine?

Non, il nous reste une marge de manœuvre. Par ailleurs, le bâtiment permet une grande flexibilité: nous pouvons compartimenter les espaces, ou au contraire les ouvrir – les besoins d'il y a dix ans ne sont pas forcément ceux d'aujourd'hui. C'est un outil formidable!

Michelle Dedelley, qui espère qu'une solution pourra être trouvée du côté du grand projet urbanistique de Prilly-Malley. «Un exemple à suivre est l'Ecole de cirque, actuellement établie au sein de l'entreprise Derendinger. Cette dernière va procéder à de grands travaux, et le propriétaire est ouvert à inclure les espaces nécessaires pour cette école. C'est encourageant.»

Quant au TKM, le Théâtre Kléber-Méleau d'Omar Porras, dans le même périmètre, il bénéficiera bientôt d'une convention multipartite – elle sera signée le 8 décembre, entre le Canton, Lausanne, les communes de l'Ouest et Jouxten-Mézery. «Il est important pour nous d'avoir une vision régionale, dans une zone où tout est interconnecté», souligne Myriam Romano-Malagrifa. L'idée est que d'ici 2020, toutes les communes paient l'équivalent de 8 francs par habitant pour le TKM. Renens déboursa un peu plus, si on prend en compte divers investissements ou la redistribution de la taxe sur le divertissement.

Reste que si le budget de la culture renanaise a augmenté de manière régulière depuis 2007, il est actuellement gelé, regrette Michelle Dedelley. «Cela nous obligera à faire des choix pour consolider ce qui a été entrepris ces dix dernières années.» **SSG**

Quels sont vos rapports avec la municipalité de Renens, une ville dirigée très à gauche, qui ne partage peut-être pas forcément toutes les valeurs de l'école?

L'entente est excellente, autant avec l'ancienne syndique Marianne Huguenin, qu'avec l'actuel syndic Jean-François Clément. Si toutes les municipalités de gauche étaient aussi entreprenantes que celle de Renens, ce serait formidable! (rires) Le volontarisme est incroyable, alors que la ville n'est pas grande et



Genève

Le Courrier Genève / Syndicom
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'396
Parution: 5x/semaine



Page: 19
Surface: 233'192 mm²

Ordre: 1094419
N° de thème: 862.021

Référence: 67642765
Coupage Page: 8/8

que les moyens sont limités. La municipalité a une réelle vision, qui n'est pas uniquement destinée à se faire des amis pour les prochaines élections. **PROPOS RECUEILLIS PAR SSG**

Version intégrale de l'interview
sur www.lecourrier.ch